

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges REVAZ

L'âme musicale de George Sand

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1961, tome 59, p. 58-78

© Abbaye de Saint-Maurice 2012



(Portrait par Eugène Delacroix)

Georges Sand

au temps

de l'effervescence



(Dessin d'Alfred de Musset)

¹ Nous devons à l'obligeance empressée de la « GAZETTE DE LAUSANNE » et de la « FEUILLE D'AVIS DE LAUSANNE » d'avoir pu illustrer si richement notre article. Le premier portrait de Georges Sand ainsi que celui de Frédéric Chopin appartiennent à la « Gazette » ; tous les autres clichés nous viennent de la « Feuille d'Avis ».

Nous adressons à la Rédaction et à l'Administration de ces deux grands journaux lausannois nos très vifs remerciements pour leur généreuse amabilité.

L'âme musicale de George Sand

On a dit du romantisme qu'il était une tendance beaucoup plus qu'une doctrine. Aussi ne se risque-t-on pas à le définir avec la précision qu'on apporterait à une notion scientifique. On sait cependant qu'il créa une atmosphère si nouvelle et si dense que tout le siècle s'en imprégna et s'en enrichit. Si les lettres en furent les premiers bénéficiaires et peuvent à bon droit s'honorer d'une pléiade de noms prestigieux, les autres arts, peinture, sculpture et musique, se renouvelèrent au souffle nouveau qui se répandait partout. D'un art à l'autre s'établissaient des correspondances, l'idéal des uns devait se retrouver chez les autres, chacun gardant son mode d'expression qui lui est propre. Peu à peu, le public lui-même s'était fait une âme romantique et vibrait en présence d'un chef-d'œuvre qui résumait son goût et qui, selon le mot de Stendhal, pouvait lui donner le plus de plaisir possible dans l'état actuel de ses habitudes et de ses croyances.

LE FEU DE LA MUSIQUE DANS LE SANG

Dans la belle constellation des écrivains romantiques, George Sand reste une étoile dont la clarté, un instant oubliée, nous est reparue plus vive à la suite notamment de la savante étude d'André Maurois, *George Sand et les problèmes de la femme*, publiée par *Conferencia*. Nous y apprenons entre autres choses quels furent les

rapports qu'entretenaient la « Dame de Nohant » et Frédéric Chopin et qui sont en réalité bien différents de l'idée que s'en fait généralement le public. Un préalable certain à cet amour célèbre est la vaste culture musicale de Sand. Toute jeune, celle qui n'était encore qu'Aurore Dupin apprit le piano, la harpe et la guitare. Sa grand-mère lui avait enseigné la musique et lui en avait tellement donné le goût que, devenue mère, elle en donna elle-même des leçons à ses enfants. Il lui arriva, nous assure l'un de ses meilleurs biographes, de communiquer les rudiments de cet art au clairon des pompiers de Nohant, « qui était garçon meunier et ne savait pas lire ». L'aïeule, excellente musicienne, douée d'une voix magnifique qui faisait d'elle une digne interprète des airs de Grétry et des vieux maîtres italiens, claveciniste distinguée, avait épousé Dupin de Francueil, musicien lui aussi, violoniste de qualité et luthier de surcroît. Leur fils, le père de George Sand, avait hérité de ces dons musicaux. « Il aimait la musique par passion et aurait voulu s'y consacrer entièrement. » Les emplois de Mars auxquels il se voua ne l'empêchèrent pas toutefois de poursuivre sa passion de la musique : que de loisirs passés à travailler l'harmonie et à composer des mélodies, des contredanses et même un opéra !

Par cette ascendance — grand-mère et père — George Sand avait en elle le goût de la musique et, à la fois, une vraie culture musicale : tous trois, a-t-on dit, appartenaient à la catégorie des bons amateurs.

De sa mère, Antoinette Delaborde, une plébéienne, George Sand hérita de tout autre chose : une sorte de faible pour la simple et touchante musique des chansons populaires. Que de fois elle avait entendu sa mère fredonner d'une voix ravissante de vieux airs du folklore français ! Elle en nourrissait sa jeune sensibilité. Musique et paroles entraient en elle et y entretenaient une sorte d'ambiance mystérieuse « qui la faisait rêver sans fin ».

Son grand-père maternel était maître oiselier, ce qui ne laissa pas d'engager notre romancière dans un courant de sympathie pour ces petites créatures chanteuses... Parlant plus tard des oiseaux, Sand écrira : « Comme musiciens et comme poètes, ils sont naturellement mieux doués que nous. L'homme-oiseau, c'est l'artiste. » Plus



Déguisée, Sand porte perruque Louis XIV et toge de velours

que tout autre, elle aimait le chant du merle qu'elle place sans hésitation avant celui du rossignol : « Moins éclatant, moins original, dit-elle, il se rapproche davantage de nos formes musicales, et il a des phrases d'une naïveté rustique qu'on pourrait presque noter et chanter en y mêlant fort peu de nos conventions. » De nos jours, Olivier Messiaen connaissait-il ces propos de George Sand, au moment où il eut l'originale et subtile inspiration d'écrire ses admirables *Chants d'oiseaux*. (Cf. l'excellente gravure qu'en a faite « Erato ».)

Telles sont les influences qui agirent sur cette nature extraordinairement douée. Les retrouverait-on comme ces forces obscures qui feront d'elle tour à tour l'amante ou l'amie des Liszt ou des Chopin, celle que ravit d'aise la cornemuse des Bourbonnais, celle enfin qui entend les harmonies éparées dans la nature, le chuchotement mystérieux des tilleuls sous l'aile lasse du vent ?

UN INCENDIE QUI BRÛLE : SAND-LISZT

Mariée à dix-huit ans avec le baron Dudevant, George Sand se fatigua très tôt de la vie commune. Mille dissentiments vinrent troubler ce foyer où, pourtant, deux charmants enfants, Maurice et Solange, avaient vu le jour. Face à la musique, George et son époux éprouvaient des réactions absolument opposées : elle s'y adonnait de tout cœur, se faisant une joie de la « montrer » à ses enfants ; lui, détestait le piano et fuyait dès qu'il entendait retentir quelque musique. On sait que ce ménage fut bientôt disloqué par une séparation légale et que, désormais libre, l'épouse ira s'installer à Paris. Là, elle fréquente les Italiens, le théâtre s'entend ! Elle s'y ennueie profondément. Par contre, elle trouve une inespérée compensation dans la connaissance qu'elle fit de Liszt, de Berlioz, de Meyerbeer et, bientôt, de celui qui les supplanterait tous, Frédéric Chopin. A cette galerie de grands compositeurs s'ajoutait le nom d'un peintre prestigieux, Eugène Delacroix, qui fit un portrait célèbre de celle qui savait si bien conquérir les cœurs.



FRANZ LISZT

Sand et Liszt, mieux que tous autres noms, évoquent ce que l'effervescence romantique pouvait apporter à la sensibilité humaine de passionné et d'extravagant. Pour l'illustre virtuose hongrois, Sand sentit bouillonner en elle,

dès qu'elle le vit, toute la gamme des sentiments : l'admiration, l'envie — « comme vous êtes heureux d'être musicien », lui écrira-t-elle le 5 mai 1836 — l'amitié et plus encore..., tout cela dans un contexte où philosophie, poésie et musique voisinent selon le rythme des cœurs. Invitée par Liszt à lui faire visite à sa résidence genevoise, Sand se rend dans la belle ville que le souvenir de Rousseau aurait suffi à lui rendre attachante. C'est à cette occasion que Liszt, Sand et quelques amis communs entreprennent leur course à Chamonix et que leur chemin de retour les conduit par le col de la Forclaz à Martigny, Saint-Maurice et les rives du lac.

Le *Journal intime* de Sand nous renseigne sur le côté proprement musical de cette idylle. Plusieurs pages lui sont consacrées. Entre autres impressions nous relevons les suivantes : « La chambre d'Arabella — il s'agit d'une autre amie du pianiste, Marie d'Agoult, dite la Princesse et qui fit partie de l'expédition de Chamonix — est au rez-de-chaussée, sous la mienne. Là est le beau piano de Franz, au-dessous de la fenêtre d'où le rideau de verdure des tilleuls m'apparaît, la fenêtre d'où partent ces sons que l'Univers voudrait entendre, et qui ne font ici de jaloux que les rossignols... Quand Franz joue du piano, je suis soulagée. Toutes mes peines se poétisent, tous mes instincts s'exaltent... » George regrette que son ami consacre de si longues heures à la composition, penché sur des feuilles de papier réglé, la plume à la main. Elle le voudrait toujours à son piano, improvisant sous la dictée d'une inspiration qui ne tarit jamais, « obéissant à un instinct de sentiment plutôt qu'à un travail d'intelligence ». Plus encore, elle aimerait mieux croire « qu'il se promène dans la chambre sans composer, livré à des pensées de tumulte et d'incertitude ». Il arriverait alors qu'il se mît tout à coup au piano pour transcrire dans la matière sonore tant de fugitives mais admirables pensées. « Il me semble qu'en passant devant son piano il doit jeter ces phrases capricieuses à son insu... Alors les mélodies rapides et impétueuses me font l'effet d'un craquement de navire battu par la tempête, et je sens mes entrailles se déchirer au souvenir de ce que j'ai souffert quand je vivais dans l'orage. »

Ces âmes se comprenaient. Elles avaient l'une et l'autre leurs heures claires toutes pleines de soleil et de chants d'oiseaux, traversées parfois d'aspirations vers l'infini... mais elles se consumaient souvent dans le brasier de passions tumultueuses ; de fulgurants éclairs les traversaient soudain. Comme tout cela se retrouve dans la musique de Liszt, surtout dans les *Rhapsodies* auxquelles, nous semble-t-il, devaient s'apparenter les improvisations de Genève, Paris ou Nohant !...

UN REVE INCANDESCENT : SAND-CHOPIN

Le ciel d'une pareille passionnée n'est jamais serein longtemps : on ne saurait aimer sans souffrir.. Peut-être est-il des options qui supposent des déchirements intérieurs. Au salon de Liszt, Sand rencontra un jour Frédéric Chopin. Dès le premier contact, la romancière fut conquise par ce jeune musicien polonais, de sept ans moins âgé qu'elle, de tempérament fiévreux et maladif, et en plus fort beau : « Une taille moyenne et élancée ; des mains longues, effilées ; de très petits pieds ; des cheveux d'un blond cendré tirant sur le châtain ; des yeux bruns, plutôt vifs que mélancoliques ; un nez busqué ; un sourire très doux ; une voix un peu sourde et, dans toute sa personne, quelque chose de si noble, de si indéfinissablement aristocratique ». Tel est son portrait vu par l'un des biographes de George Sand, Wladimir Karénine. Chopin subjuga George au point que celle-ci ne put s'empêcher de s'en ouvrir à Liszt. Dans une lettre au pianiste de l'Hôtel de France, elle ose écrire : « Dites à Chopin que je l'idolâtre ». Ce sentiment fut si fort qu'il provoqua et entretint une liaison de près de dix ans. Quelle corde put vibrer à l'unisson dans ces deux êtres et les enchaîner si longtemps l'un à l'autre ? Les biographes ont beau se muer en fins psychologues, voire en psychanalystes modernes... ils devront tous admettre que le courant de sympathie a passé par la musique. Celle-ci a séduit le cœur de Sand et, à son tour, Chopin nourrissait son génie à la pensée qu'un autre génie communiait au sien. Maurois nous l'explique : « Les rêveries de Chopin, lorsqu'il se mettait au piano, prenaient forme de



LA « DAME DE NOHANT »

confidences intimes et d'anxieuses interrogations. Sand qui, petite fille, allait s'asseoir sous le clavecin de son aïeule pour en goûter le poétique abri, entendait mieux que personne le langage des sons. Qu'elle a bien parlé de Chopin pianiste ! S'il s'assied au piano, nous ne saisissons d'abord qu'un dessin vague et incertain. Nos yeux s'emplissent peu à peu de teintes douces. " Puis la note bleue résonne et nous voici dans l'azur de la nuit

transparente. Des nuages légers prennent toutes les formes de la fantaisie ; ils remplissent le ciel ; ils viennent se presser autour de la lune qui leur jette de grands disques d'opale et réveille la couleur endormie..." Soudain, la mélodie, qui flottait, incertaine, sur les vagues des sons, s'affirme, se fait souveraine et précise. Un chant sublime s'élève. Ecoutez cette musique divine. Nul autre que Chopin n'aurait pu la rêver. » De son côté, Chopin se laissait gagner par cet être frémissant qui captait si profondément son message sonore. Pourtant, leur première rencontre n'avait été que déception. Comment se faire à cette romancière étrange qui s'habillait en homme, fumait le cigare, tutoyait ses amis, se disait socialiste et vivait uniquement avec le monde des arts, loin de toute préoccupation familiale ? Peu à peu, à la chaleur de l'intelligence et de l'amitié, s'évanouirent toutes les préventions : Chopin était conquis. Il note dans son Journal en octobre 1837 : « Je l'ai revue trois fois... Elle me regardait profondément dans les yeux pendant que je jouais. C'était de la musique un peu triste, légendes du Danube ; mon cœur dansait avec elle au pays. Et ses yeux dans mes yeux, yeux sombres, yeux singuliers, que disaient-ils ? Elle s'appuyait sur le piano et ses regards embrassants m'inondaient... Des fleurs autour de nous. Mon cœur était pris ! Je l'ai revue deux fois depuis... Elle m'aime... Aurora, quel nom charmant ! »

L'amour avait jeté ses ponts entre ces deux créatures, mais l'une et l'autre, au début, n'osaient les franchir tout entiers. Il y avait des scrupules à vaincre, des fidélités à préserver : ni Nohant, ni Paris n'auraient accepté une cohabitation. Par contre, une longue rencontre pourrait se dissimuler sous le prétexte d'un voyage. Maurice Sand aussi bien que Chopin avaient besoin, au dire des médecins, d'améliorer leur santé aux effluves d'un climat plus doux. Voilà l'occasion rêvée ! Sand décide de partir avec ses enfants pour l'Espagne ; en même temps, Chopin se met en route pour Perpignan où tout le monde se retrouverait ! Ensemble, on se rendrait aux Baléares. Ainsi fut-il fait. La complaisance de quelques amis espagnols aidant, l'installation à Majorque fut rapide. Pour commencer, tout parut merveilleux en cette île enchantée. Mais, peu à



FREDERIC CHOPIN

peu, ce séjour se ternit, soit que le temps devint maussade, soit surtout que les logements qui leur furent offerts — la « Maison du Vent » d'abord, puis la Chartreuse de Valdemosa — manquaient par trop de confort. La nourriture elle-même n'étant pas faite pour leurs estomacs, Sand dut préparer elle-même ses repas. Aux soucis

domestiques s'ajoutaient ceux de la finance... L'éditeur Buloz ne faisait parvenir de l'argent que si les manuscrits lui parvenaient : George devait passer de longues heures à écrire... Quant à Chopin, toujours souffrant, il dut attendre longtemps son « piano », indispensable instrument de travail, retenu sans pitié par les douaniers de Palma. Autour d'eux s'étalait un paysage souvent sévère en ses roches dénudées, traversées parfois par le vol des aigles, en ses rares palmiers balancés par la brise marine. Le bâtiment conventuel de Valdemosa complétait encore ce décor austère. La nuit venue, les corridors profilaient sinistrement leurs sombres voûtes et ce devait être presque affolant d'y circuler à la lueur vacillante d'une lampe à huile... Cependant, y a-t-il atmosphère plus romantique, plus « correspondante » à l'âme mystérieuse et tourmentée de Sand et de Chopin ? On ne s'étonne plus que le grand pianiste ait pu y composer Ballades et Préludes et que, de surcroît, il y ait voulu exprimer son angoisse à la pensée que son amie, partie avec ses enfants pour quelque promenade nocturne, tardait à rentrer. Dans Histoire de ma vie, Sand nous a laissé de ce souvenir un émouvant témoignage. « Nous nous hâtons, écrit-elle, en vue de l'inquiétude de notre malade. Elle avait été vive, en effet, mais elle s'était figée comme en une sorte de désespérance tranquille, et il jouait un admirable Prélude en pleurant. En nous voyant entrer, il se leva en jetant un grand cri, puis il nous dit, d'un air égaré et d'un ton étrange :

— Ah ! je le savais bien, que vous étiez morts !...

Quand il eut repris ses esprits et qu'il vit l'état où nous étions, il fut malade du spectacle rétrospectif de nos dangers ; mais il m'avoua, ensuite, qu'en nous attendant, il avait vu tout cela dans un rêve, et que, ne distinguant plus ce rêve de la réalité, il s'était calmé et comme assoupi en jouant du piano, persuadé qu'il était mort lui-même. Il se voyait noyé dans un lac ; des gouttes d'eau pesantes et glacées lui tombaient en mesure sur la poitrine et, quand je lui fis écouter le bruit de ces gouttes d'eau, qui tombaient, en effet, en mesure sur le toit, il nia les avoir entendues. Il se fâcha même de ce que je traduisais par le mot d'*harmonie imitative*. Il protestait de

toutes ses forces, et il avait raison, contre la puérité de ces imitations pour l'oreille. Son génie était plein de mystérieuses harmonies de la nature, traduites par des équivalents sublimes dans sa pensée musicale, et non par une répétition servile des sons extérieurs. Sa composition de ce soir-là était bien pleine des gouttes de pluie qui résonnaient sur les tuiles sonores de la Chartreuse, mais elles s'étaient traduites, dans son imagination et dans son chant, par des larmes tombant du ciel sur son cœur. »

Ce soir-là, des larmes s'épandaient pour une absente... Peut-être qu'il en coulait souvent d'autres, et de bien amères, pour une autre absente : la douce terre de France. Paris, Nohant devaient sans doute défiler devant les yeux du souvenir et se faire une voix qui appelle, qui invite irrésistiblement. De plus, le romantique est toujours un être inquiet, poussé vers de nouveaux rivages... Chopin, tourmenté déjà du mal qui l'emporterait si tôt dans l'autre monde, avait, comme tous les phthisiques, l'angoisse invouée de mourir en terre étrangère. Bref, le séjour des Baléares ne pouvait plus durer, l'*El Mallorquin* où ils s'embarquèrent accosta à Marseille le 26 février 1839. Pendant sept ans, Chopin fut vraiment inclus au cercle familial de George Sand, heureux d'y trouver quelqu'un qui entendît les plus subtiles inflexions de son langage musical. Celui-ci, d'ailleurs, pour un artiste tel que Chopin, ne résume-t-il pas toutes les puissances de vie et ne confère-t-il pas à toute autre activité une place d'arrière-plan, ce que l'on accomplit comme machinalement, sans engager vraiment sa personnalité ? « Le goût musical de son amie, écrit Maurois, lui était précieux. Elle était une " fine écouteuse ". A force de le connaître, elle le comprenait comme il se comprenait lui-même et, en l'écoutant jouer, elle suivait sa vie intérieure, vie toujours secrète, dont seule sa musique était l'expression mystérieuse et vague. » On se figure sans peine la ferveur sentimentale et le plaisir artistique que devaient recéler certaines heures de Nohant. Écoutons encore notre biographe nous en narrer quelques-unes.

« Du matin au soir, des bouffées de musique, s'échappant du piano de Chopin, montaient jusqu'à George, qui travaillait au-dessus de lui, mêlée à l'odeur des rosiers et

au chant des oiseaux. Quand Pauline Viardot était là, elle chantait, accompagnée par Chopin, de vieilles partitions, presque inconnues de Porpora, de Marcello, de Martini. Le *Don Juan* était, aux yeux des trois amis, le beau idéal. Mozart et Bach ne quittaient jamais le pupitre. Souvent, Delacroix, Chopin et Maurice, qui avait maintenant vingt ans passés, parlaient de leurs arts ; Sand écoutait rêveusement.

« Ce fut Chopin qui inventa le théâtre de Nohant. Au début, il improvisait au piano, tandis que les jeunes gens mimaient des scènes, ou dansaient des ballets comiques. " Il les conduisait à sa guise et les faisait passer, selon sa fantaisie, du plaisant au sévère, du burlesque au solennel, du gracieux au passionné " (citation de *Dernières Pages* de George Sand). Chopin lui-même avait un véritable génie de mime et, de temps à autre, se levait et apparaissait derrière le piano, pour faire une extraordinaire imitation de l'empereur d'Autriche, ou un vieux Juif polonais. Ajoutez les promenades en forêt, Chopin sur son âne, les autres à pied ; les danses villageoises sur la pelouse, avec des joueurs de cornemuse qui donnèrent à Sand le sujet des *Maîtres Sonneurs* ; pensez à ces chefs-d'œuvre qui grandissaient côte à côte, fraternellement : un tableau de Delacroix, un roman champêtre de Sand, une polonaise de Chopin, et vous aurez quelque idée de l'éclat joyeux, charmant de ce paradis romantique. »

« Un soir, elle parla devant lui, comme elle savait le faire, de la paix de la campagne et des merveilles de la nature.

— Comme c'est beau, ce que vous avez raconté, dit Chopin.

— Vous trouvez ? répondit-elle. Eh bien ! traduisez cela en musique.

Aussitôt, Chopin improvisa une véritable symphonie pastorale. George, debout à côté de lui, une main gentiment posée sur son épaule, murmurait : " Courage, doigts de velours ! " Voilà, conclut Maurois, les scènes qu'il ne faut jamais oublier quand on se mêle de juger ce couple ».

Cependant, le poison de la lassitude s'insinuait peu à peu dans cette vie en commun dont les inévitables

conflits, ailleurs absorbés par le mariage et les affections familiales, demeuraient la pierre d'achoppement de maintes journées. Solange et Maurice maintenant adultes et placés devant les problèmes de leur propre cœur, George dont l'amour pour son hôte avait aussi évolué, Chopin toujours malade et las d'une situation sans issue valable, tout rendait lourd le climat de Nohant. Chopin quitta le Berry en novembre 1846. Il comptait bien garder le contact avec celle et ceux qu'il avait aimés, ne pas rompre brutalement... Mais les événements se précipitèrent : Chopin, gravement malade, dut s'aliter. La souffrance, la rapide et sûre diminution de ses forces physiques, son éloignement de la créature adorée, des grâces sans doute de réflexion et de salut : en fallait-il plus pour que la rupture fût totale ? Une chose est certaine, c'est que Chopin comme Sand ne se séparèrent point sans déchirement profond. Or, cette souffrance des âmes chez les artistes ne va pas sans se refléter dans leurs œuvres : c'est là qu'ils la déposent pour s'en libérer. A nous d'en trouver l'écho dans tel prélude, dans tel roman. Nombre d'immortels chefs-d'œuvre sont nés dans les larmes, ils s'y baignent comme dans une fécondante rosée.

PAGES SONORES ET FERVENTES

Vie sentimentale et musique ont profondément marqué l'existence de George Sand ; elles en marqueront de même un bon nombre de ses romans. Deux de ceux-ci, *Consuelo* et *Les Maîtres Sonneurs*, sont tout retentissants de l'âme musicale de notre auteur. Le premier nous offre un tableau romancé de la vie musicale à Venise et à Vienne au cours du dix-huitième siècle et, par les nombreux problèmes artistiques et moraux qui y sont évoqués, il nous montre merveilleusement une figure idéale d'artiste que pénètre sa foi dans l'amour, le dévouement et l'art. Le second est tout entier consacré à la musique populaire : son héros, le joueur de cornemuse Joset, devient le type parfait de l'inspiré, de celui qui confie à son instrument un langage complet que seuls d'ailleurs comprennent ceux qui ont reçu un don spécial

d'intelligence et de communion ... Brulette, parce qu'elle aime, peut interpréter l'étonnante musique de son ami. N'y a-t-il pas une transposition évidente ? Brulette ne serait-elle pas George Sand écoutant Chopin sans perdre rien du discours musical qui frappait son oreille ? Souvent, le chemin des cœurs passe par la musique !

Voici un important fragment de ce texte admirable. Nous y intercalons les explications ou commentaires qu'il nous a suggérés et dont nos grands élèves de la VI^e Commerciale ont eu naguère la primeur ...

Pendant que je causais un peu avec Brulette pour lui faire les honneurs de ma demeure, qui était assez gentille et dont j'aurais souhaité qu'elle prit envie, Joseph, sans rien me dire, s'était mis en devoir d'accommoder sa flûte. Il trouva que le temps humide l'avait enrhumée, et jeta une poignée de chènevottes dans l'âtre pour l'y réchauffer. Quand les chènevottes s'enflammèrent, elles envoyèrent une grande clarté à son visage penché vers le foyer, et je lui trouvai un air si étrange que j'en fis tout bas l'observation à Brulette.

Les deux amoureux, Joset — ou Joseph — et Brulette, sont en visite vespérale chez Tiennet. C'est une demeure hospitalière, rendue plus intime encore par le bon feu qui brûle dans l'âtre. Joseph, travaillé déjà par la fièvre de l'inspiration, réchauffe son instrument, cette flûte champêtre qu'il traite comme s'il s'agissait d'une personne vivante. Son visage même, éclairé par la flamme vive, commence à se transfigurer.

— *Vous aurez beau penser, lui dis-je, qu'il ne se cache le jour et ne court la nuit que pour flûter tout son soûl, je sais, moi, qu'il a en lui et autour de lui quelque secret qu'il ne nous dit pas.*

— *Bah ! fit-elle en riant, parce que Véret le sabotier s' imagine de l'avoir vu avec un grand homme noir à l'orme Râteau ?*

— *Possible qu'il ait rêvé ça, répondis-je ; mais moi, je sais bien ce que j'ai vu et entendu à la forêt.*



A L'AUTOMNE D'UNE VIE

— *Qu'est-ce que tu as vu, Tiennet, dit tout d'un coup Joset, qui ne perdait rien de notre discours, encore que nous eussions parlé bien bas. Qu'est-ce que tu as entendu ? Tu as vu celui qui est mon ami, et que je ne peux te montrer : mais ce que tu as entendu, tu vas l'entendre encore, si la chose te plaît.*

Tiennet, qu'intrigue l'air si étrange de Joset, s'interroge. Quelle est la clef de ce mystère : lui seul peut la livrer. Brulette y va de son explication : un fantôme n'inspirerait-il pas celui qu'elle aime ? Le jeune joueur accepte qu'on lui prête un compagnon de solitude. Cependant, il n'en dira pas davantage, ce mystérieux ami lui demeurant réservé. Par contre, la musique, elle, peut se retrouver.

Là-dessus, il souffla dans sa flûte, l'œil tout en feu, et la figure comme embrasée par une fièvre.

Que voilà bien un être inspiré : Joset est sous le coup d'une puissance invisible.

Ce qu'il flûta, ne me le demandez point. Je ne sais si le diable y eût connu quelque chose ; tant qu'à moi, je n'y connus rien, sinon qu'il me parût bien que c'était le même air que l'avais ouï cornemuser dans la fougeraie. Mais j'avais une si belle peur dans ce moment-là, que je ne m'étais point embarrassé d'écouter le tout ; et, soit que la musique en fût longue, soit que Joseph y mît du sien, il ne décota de flûter d'un gros quart d'heure, mettant ses doigts bien finement, ne désoufflant mie, et tirant si grande sonnerie de son méchant roseau, que dans des moments, on eût dit trois cornemuses jouant ensemble. Par d'autres fois, il faisait si doux qu'on entendait le grelet au-dedans de la maison et le rossignol au-dehors ; et quand Joset faisait doux, je confesse que j'y prenais plaisir, bien que le tout ensemble fût si mal ressemblant à ce que nous avons coutume d'entendre que ça me représentait un sabbat de fous.

Tel est l'écho de la musique chez qui ne la comprend pas. Harmonie et rythme demeurent choses étranges, un discours en langue inconnue. Tiennet reconnaît, bien sûr, que la « flûterie » de Joset s'apparente à celle qu'il ouït à la forêt... Tout au plus perçoit-il que les nuances en sont variées et qu'elle puisse recéler quelque pouvoir de séduction — « je confesse que j'y prenais plaisir. » — Hormis cette timide réserve, autant vaut dire que la musique est quelque chose d'incohérent, d'inintelligible, « un sabbat de fous ».

Oh ! Oh ! que je lui dis quand il eut fini, voilà bien une musique enragée ! Où diantre prends-tu tout ça ! à quoi que ça peut servir, et qu'est-ce que tu veux signifier par là ?

Il ne me fit point réponse, et sembla même qu'il ne m'entendait point. Il regardait Brulette qui s'était appuyée contre une chaise et qui avait la figure tournée du côté du mur.

Comme si sa réaction le gênait, Tiennet demande une explication. Que Joset nous explique donc pourquoi il s'est laissé aller à improviser son interminable flûterie ! Mais celui-ci s'esquive, tout absorbé encore par son inspiration, inquiet seulement de voir sa Brulette tournée contre le mur, attitude qu'il juge un peu insolite ...

Comme elle ne disait mot, Joset fut pris d'une flambée de colère, soit contre elle, soit contre lui-même, et je le vis faire comme s'il voulait briser sa flûte entre ses mains ; mais, au moment même, la belle fille regarda de son côté, et je fus bien étonné de voir qu'elle avait de grosses larmes au long des joues.

Alors Joseph courut près d'elle, et, lui prenant vivement les mains ;

— Explique-toi, ma mignonne, dit-il, et fais-moi connaître si c'est de compassion pour moi que tu pleures, ou si c'est de contentement ?

— Je ne sache point, répondit-elle, que le contentement d'une chose comme ça puisse faire pleurer. Ne me demande donc point si c'est que j'ai de l'aise ou du mal ; ce que je sais, c'est que je ne m'en puis empêcher, voilà tout.

— Mais à quoi est-ce que tu as pensé, pendant ma flûterie ? dit Joseph en la fixant beaucoup.

Brulette, se persuade Joset, n'a pas dû être insensible à la flûterie. Les larmes en seraient-elles la preuve certaine ? Le jeune musicien veut le savoir, il la presse de lui répondre. Brulette ne s'en défend point : oui, ses pleurs trahissaient une irrépressible émotion, ils jaillissaient d'un trop-plein qui déborde.

A tant de choses, que je ne saurais point t'en rendre compte, répliqua Brulette.

— Mais enfin, dis-en une, reprit-il sur un ton qui signifiait de l'impatience et du commandement.

— Je n'ai pensé à rien, dit Brulette ; mais j'ai eu mille ressouvenances du temps passé. Il ne me semblait point te voir flûter, encore que je t'ouïsse bien clairement ; mais tu me paraissais comme dans l'âge où nous demeurions ensemble, et je me sentais comme portée avec toi par un grand vent qui nous promenait tantôt sur les blés mûrs, tantôt sur des herbes folles, tantôt sur des eaux courantes ; et je voyais des prés, des bois, des fontaines, des pleins champs de fleurs et des pleins ciels d'oiseaux qui passaient dans les nuées. J'ai vu aussi, dans ma songerie, ta mère et mon grand-père assis devant le feu, et causant de choses que je n'entendais point, tandis que je te voyais à genoux dans un coin, disant ta prière, et que je me sentais comme endormie dans mon petit lit. J'ai vu encore la terre couverte de neige, et des saulnées remplies d'alouettes, et puis des nuits remplies d'étoiles filantes, et nous les regardions, assis tous deux sur un tertre, pendant que nos bêtes faisaient le petit bruit de tondre l'herbe ; enfin, j'ai vu tant de rêves que c'est déjà embrouillé dans ma tête ; et si ça m'a donné l'envie de pleurer, ce n'est point par chagrin, mais par une secousse de mes esprits que je ne veux point t'expliquer du tout.

Tel est le songe, le paysage de rêve que la flûterie a provoqué dans l'âme de Brulette. Il s'y mêle des impressions inspirées par la nature et celles qui ont leur source dans la vie domestique. Eparses parmi elles, on trouve celles qui se perdent, imprécises, dans le rêve. Comment les larmes ne sourdraient-elles pas de pareille émotion !

— C'est bien, dit Joset. Ce que j'ai songé, ce que j'ai vu en flûtant, tu l'as vu aussi ! Merci, Brulette ! Par toi, je sais que je ne suis point fou et qu'il y a une vérité dans ce qu'on entend comme dans ce qu'on voit. Oui, oui ! fit-il encore en se promenant dans la chambre à grandes enjambées et en élevant sa flûte au-dessus de sa tête ; ça parle, ce méchant bout de roseau ; ça dit ce qu'on

pense ; ça montre comme avec les yeux ; ça raconte avec les mots ; ça aime comme avec le cœur ; ça vit, ça existe ! Et à présent, Joset le fou, Joset l'innocent, Joset l'ébervigé, tu peux bien retomber dans ton imbécillité : tu es aussi fort, aussi savant, aussi heureux qu'un autre ! Disant cela, il s'assit, sans plus faire attention à aucune chose autour de lui.

Ce dernier passage de notre citation est celui de la « correspondance ». En effet, Joset a reçu confirmation de ce qu'il vivait en lui-même, à savoir que la musique est éminemment porteuse de pensée et qu'elle a une éloquence des plus persuasives. Encore faut-il que ce langage mystérieux rencontre une antenne de réception, une âme capable d'en capter les diverses inflexions et nuances. Brulette l'ayant compris, ayant saisi au vol les mille et une choses qu'il avait chargé sa flûte d'exprimer, Joset ne doute plus de la qualité de son art. Peu important désormais son allure déconcertante et sa réputation de demi-fou, d'« ébervigé ». Il retrouve pleine confiance en soi et savoure les justes dimensions de son talent et de son bonheur. Après cela, il lui est loisible de reprendre sa rêverie où il l'a laissée...

On remarquera que ce fragment commence par la présentation de Joset, être étrange et énigmatique, et s'achève par l'évocation du même personnage dont la même allure étonnante se retrouve dans la dernière phrase. C'est bien là ce qu'on a appelé une composition circulaire.

Ce texte a également le mérite de projeter une belle lumière poétique sur les deux attitudes possibles des gens face à la musique : la première, celle de Tiennet, caractérise ceux qui demeurent imperméables au langage des sons, qui n'en perçoivent que le côté matériel et finissent par l'assimiler à un « sabbat de fous » ; la seconde, celle de Brulette, symbolise tous ceux qui entrent dans le mystère musical. Il est vrai qu'ici la jeune femme est aidée à l'intelligence du message sonore par sa propre sensibilité féminine et par l'amour qu'elle voue à celui qui joue. On ne peut bien comprendre que ce que l'on aime !

Vocabulaire et syntaxe sont émaillés de mots et de formules archaïques, voire de termes empruntés au dialecte berrichon. Sand tenait que ses *Maîtres-Sonneurs*, comme ses autres romans d'inspiration champêtre, aient un parfum de terroir, que ses agriculteurs du Berry ou ses bûcherons du Bourbonnais soient mieux compris à travers cette langue altérée à dessein...

Enfin, on devrait s'arrêter longuement sur la dernière réplique de Brulette, sur ce passage-clef du texte, pour mieux découvrir quels sont les thèmes qu'un artiste peut confier à son instrument. Faut de pouvoir nous y attarder, nous remarquerons cependant qu'aux différentes nuances de la « flûterie » correspondent diverses expressions de l'ordre sensoriel : au léger frémissement répondent les blés mûrs, les herbes folles, les eaux courantes ; à l'aspect de plénitude et d'ivresse, l'accumulation et la surcharge de la perception visuelle — des prés, des bois, des fontaines, des pleins champs, des pleins ciels —. Une fois achevé le petit intermède domestique que suggéra sans doute une sorte d'accalmie de l'improvisation, c'est à nouveau une atmosphère d'extrême abondance — terre couverte de neige, saulnées remplies d'alouettes, nuits remplies d'étoiles filantes —. L'inspiration peut n'en plus finir : « j'ai vu tant de rêves... ».

A travers une éducation et des atavismes, dans les méandres de longs sentiers d'amour et d'amitié, dans les finesses d'une prose incantatoire, nous avons aperçu l'une ou l'autre facette du visage de George Sand. Une d'elles, la meilleure peut-être qu'on puisse observer, est celle de la musicienne. Puissent ces notes jeter quelque réelle sympathie sur cette figure de romancière et d'artiste que notre siècle, toujours enclin à des engouements massifs, s'efforce d'oublier après l'avoir assez injustement décriée !

G. R.